

1. Record Nr.	UNINA9910131225703321
Autore	Weil Simone
Titolo	Attente de Dieu / / Simone Weil
Pubbl/distr/stampa	Chicoutimi : , : J.-M. Tremblay, , 2007
ISBN	1-4123-5808-6
Descrizione fisica	1 online resource (178 pages)
Collana	Classiques des sciences sociales
Disciplina	248.3
Soggetti	God (Christianity) - Worship and love
Lingua di pubblicazione	Francese
Formato	Materiale a stampa
Livello bibliografico	Monografia
Nota di contenuto	<p>Presentation du livre (Quatrieme de couverture)--Preface de J.-M. Perrin--LETTRES--Lettre I. Hesitations devant le bapteme. 19 janvier 1942.--Lettre II. Meme sujet.--Lettre III. A propos de son depart. 16 avril 1942.--LETTRES D'ADIEUX--Lettre IV. Autobiographie spirituelle. 15 mai 1942 environ.--Lettre V. Sa vocation intellectuelle.--Lettre VI. Dernieres pensees. 26 mai 1942.--EXPOSES--REFLEXIONS SUR LE BON USAGE DES ETUDES SCOLAIRES EN VUE DE L'AMOUR DE DIEU. --L'AMOUR DE DIEU ET LE MALHEUR. --FORMES DE L'AMOUR IMPLICITE DE DIEU. --L'amour du prochain.--Amour de l'ordre du monde.--Amour des pratiques religieuses.--Amitie.--Amour implicite et amour explicite. --A PROPOS DU « PATER ». --LES TROIS FILS DE NOE ET L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION MEDITERRANEENNE. --APPENDICE. --Lettre a J M. Perrin (fragment incomplet)--Lettre a Gustave Thibon--Lettre a Maurice Schumann.</p>
Sommario/riassunto	Ces textes, rassembles sous le titre, Attente de Dieu, sont parmi les plus beaux que Simone Weil m'ait laisses ; ils ont tous ete composees entre janvier et juin 1942 ils se rattachent tous, de plus ou moins loin, au dialogue que, depuis le mois de juin precedent, nous poursuivions ensemble a l'ecoute de la Verite, elle, attiree par le Christ, moi, pretre depuis treize ans. En 1949 j'avais consenti a publier ces textes et surtout la correspondance - qui en est la partie la plus belle - afin de faire connaitre les pages les plus eclairantes de son experience interieure et de sa personnalite ; mais la raison de cette publication etait surtout, comme Simone en avait exprime explicitement le desir lors de nos diverses rencontres, de donner a d'autres la possibilite

d'entrer dans ce dialogue. Nous en avions parle souvent, j'en suis temoin, et c'est dans cet esprit qu'elle me donna ces textes et ceux d'Intuitions pre-chretiennes. Dans sa lettre d'adieu, elle m'ecrivait, me parlant de ses pensees : « Je ne vois que vous dont je puisse implorer l'attention en leur faveur. Votre charite, dont vous m'avez comblee, je voudrais qu'elle se detourne de moi et se dirige vers ce que je porte en moi, et qui vaut, j'aime a le croire, beaucoup mieux que moi. » J'ai choisi le titre Attente de Dieu, parce qu'il etait cher a Simone ; elle y voyait la vigilance du serviteur tendu vers le retour du maître. Ce titre exprime aussi le caractere inacheve qui, a cause meme des nouvelles decouvertes spirituelles qu'elle fit alors, tourmentait Simone. Ce rappel, si bref soit-il, est d'autant plus necessaire que nous ne sommes pas, ici, en face de textes destines a etre publies et concus pour vivre en quelque sorte independamment de leur auteur. Ces textes, au contraire, les lettres surtout, font, si l'on peut ainsi dire, partie d'elle-même et on ne peut les comprendre sans les situer dans sa recherche, dans son evolution, et meme dans le dialogue ou elle s'etait engagee. Simone Weil est née a Paris, le 3 fevrier 1909. Elle ne recut aucune education religieuse : « J'ai ete elevee par mes parents et par mon frere dans un agnosticisme complet », m'ecrivait-elle (Let. IV). Un des traits dominants de son enfance fut un amour compatissant pour les malheureux ; elle avait cinq ans environ lorsque la guerre de 1914 et le marrainage d'un soldat lui firent decouvrir la misere. Elle ne voulut plus prendre un seul morceau de sucre afin de tout envoyer a ceux qui souffraient au front. Pour comprendre le caractere extraordinaire de cette compassion - qui sera un des traits dominants de sa vie - il faut se souvenir de l'aisance materielle, de la largeur d'esprit et de l'affection dont ses parents ne cesserent de l'entourer. La precocite de son intelligence lui valut tous les succes scolaires. C'est au lycee Duruy qu'elle fit son annee de philosophie afin d'y recevoir l'enseignement de Le Senne ; a Henri-IV elle prepara le concours d'entree a Normale et recut profondement l'influence d'Alain. Elle avait dix-neuf ans quand elle fut recue au concours de Normale et vingt-deux quand elle passa son agregation : 1928-1931. Pendant les années d'école, elle se montra vivement « antitala » ; elle était même assez antireligieuse pour se brouiller quelques mois avec une camarade qui se convertissait au catholicisme. Elle abordait la vie d'enseignante et son action humaine dans un complet agnosticisme, ne voulant se poser le problème de Dieu et ne pouvant resoudre l'enigme de la destinee. A cette époque, elle entra en contact avec le mouvement syndicaliste et la Révolution prolétarienne. Desormais elle ne cessera de collaborer a ces mouvements, sans toutefois s'inscrire a aucun parti. jamais elle ne me parla des personnalites importantes qu'elle eut l'occasion de rencontrer ou d'aider, ni du rôle qu'elle eut a jouer ; elle savait ma pensee : si un prêtre se sent lie a tout le progres humain, il doit se tenir aussi loin que possible de toute question politique. Pour elle, aussi, c'était l'amour des malheureux qui dominait. Un de ses compagnons de luttes sociales, jeune ouvrier, me disait : « Elle n'a jamais fait de politique », et il ajoutait : « Si tout le monde était comme elle, il n'y aurait plus de malheureux. » Cette compassion des malheureux est un des traits essentiels de sa vie profonde. Le Puy fut son premier poste ; la elle commencera a donner libre cours a cette communion réelle a la misere des autres. Pour avoir droit a l'allocation de chomage, les ouvriers etaient astreints a de durs travaux ; elle les voyait casser des cailloux. Comme eux et avec eux, elle voulut manier le pic. Elle les accompagna dans je ne sais quelle demarche de revendication a la prefecture. Elle en vint a se contenter, pour vivre, de la somme correspondant a l'allocation quotidienne de chomage, distribuant aux autres le surplus

de ses ressources. Il arrivait de voir la porte du jeune professeur de philosophie, le jour ou elle touchait ses appointements, assiegee par la file de ses nouveaux amis. On la verra meme, plus tard, pousser la delicatesse jusqu'a donner largement de son temps -- ce temps qu'elle arrachait a ses livres passionnement aimés - pour jouer a la belote avec certains, s'essayer a chanter avec d'autres et se faire vraiment l'une d'entre eux. Pourtant, Simone etait loin de se sentir satisfaite : a qui aime vraiment, la compassion est un tourment. En 1934 elle decida de prendre, dans toute sa durete, la condition ouvrière. Elle y connut la faim, la fatigue, les rebuffades, l'oppression du travail a la chaine, l'angoisse du chomage. Pour elle, ce n'etait pas une « experience », mais une incarnation reelle et totale. Son « journal d'usine » est un temoignage poignant. L'epreuve surpassa ses forces ; son ame fut comme ecrasee par cette conscience du malheur, elle en restera marquee toute sa vie. Lorsque eclata, en 1936, la guerre d'Espagne, Simone - qui avait largement pris part aux greves sur le tas (articles de la Revolution proletarienne) - n'hesita pas a partir pour le front de Barcelone ; un accident cause par son manque d'habileté (elle s'ebouillanta avec de l'huile) l'en fit presque aussitot evacuer. Elle ne parlait guere de cet evenement de sa vie, si ce n'est pour rendre temoignage a tel ou tel de ses compagnons d'armes. En 1938, elle assiste a la semaine sainte a Solesmes et, quelques mois plus tard, c'est la grande illumination qui changea sa vie : « Le Christ est descendu et m'a prise. » Il est difficile de determiner avec precision la date de cet evenement car elle en garda jalousement le secret ; aucun de ses papiers personnels n'en parle ; aucun de ses intimes, semble-t-il, n'en eut confidence, a part la lettre a Joe Bousquet ou elle y fait allusion et ce qu'elle m'en a dit de vive voix ou par ecrit. Ce qui est evident, c'est qu'au milieu des tatonnements de sa recherche, des oscillations de sa pensee, elle n'est jamais revenue la-dessus ; dans l'experience de ce sentiment inconnu, elle porta un regard tout nouveau sur le monde, ses poesies et ses traditions religieuses et surtout sur l'action au service des malheureux ou elle intensifia ses efforts. Puis, vint la guerre. Elle ne quitta Paris qu'apres que la capitale fut declaree ville ouverte. C'est alors qu'elle arriva a Marseille. La decision administrative frappant les juifs l'y atteignit. En juin 1941, elle vint me voir. Dans l'une de nos premières rencontres elle me parla de son desir de partager la condition et les labeurs du proletariat agricole. Je me rendis facilement compte qu'il ne s'agissait pas d'une idee irreflechie, mais d'une volonté profonde ; je demandais alors a Gustave Thibon de servir ce projet ; elle passa ainsi plusieurs semaines dans la vallee du Rhone et connut le dur travail des vendanges. Comment presenter ces mois de Marseille ? Son extreme reserve et cette pudeur d'ame qu'elle cachait sous le ton inflexible et monotone de discussions d'idees la faisait parler peu d'elle-meme et de ses activites.

Mais cependant, pouvait-elle passer inaperçue ? Pour ce qui est de ses activites litteraires, elle etait en contact avec les milieux des Cahiers du Sud et elle ecrivait sous le pseudonyme d'Emile Novis (anagramme de son nom) ; on trouve d'elle plusieurs articles importants, notamment « l'Illiade ou le poeme de la force », « l'agonie d'une civilisation vue a travers un poeme epique », « en quoi consiste l'inspiration occitanienne », sans parler de quelques poemes. Plus encore, le meilleur de son temps etait consacre a des traductions de Platon, a des textes pythagoriciens qui ont paru sous le titre d'Intuitions pre-chretiennes et a la composition des exposes qui constituent, en partie, ce livre, Attente de Dieu. Ces textes, elle les lisait a quelques amis, dans des reunions tout intimes ou elle s'appliquait a communiquer son amour de la Grece et surtout des realites atteintes par les grands mystiques.

Comme lectures de choix, a cette époque, il est assez remarquable qu'elle se soit attachée aux mémoires du Cardinal de Retz et aux Tragiques d'Aubigne. Lectures et écrits ne remplissaient pas sa vie ; le goût de son esprit et la volonté de compassion qui la caractériserent ne pouvaient la laisser étrangère à la vie des plus malheureux ; elle les recherchait et se mêlait à eux pour les connaître et les aider. Elle s'interessa tout particulièrement aux Annamites démobilisés attendant leur rapatriement ; constatant l'injustice de leur sort, elle sut si bien manœuvrer qu'elle fit limoger le directeur du camp ! En une circonstance, cet amour des êtres lui sauva la vie : arrêtée pour gaullisme, longuement interrogée, menacée de prison « ou elle, agrégée de philosophie, serait mêlée aux prostituées », elle faisait cette sensationnelle réponse : « J'ai toujours désiré connaître ce milieu et, pour y entrer, je n'ai jamais vu qu'il puisse y avoir pour moi un autre moyen que celui-là : la prison. » A ces mots, le juge de faire signe à son secrétaire de la relâcher comme folle ! Et, puisque nous en sommes au chapitre de la clandestinité, Simone se donna à la diffusion de *Témoignage chrétien* ; elle préférait ce mouvement à ceux qui existaient alors ; plus tard, pour obtenir de se faire parachuter en France, elle faisait valoir les liens qui l'unissaient avec les organisateurs du mouvement ; elle écrivait à ce propos à Maurice Schumann : « Je crois que c'est de loin ce qu'il y a de meilleur en France en ce moment. Puisse-t-il ne leur arriver aucun malheur ! » (*Écrits de Londres*, ed. Gallimard). Sa grande préoccupation restait pourtant la question religieuse : longuement elle scrutait l'Évangile, en discutait avec ses amis qui aimait à la retrouver à la messe du dimanche ; fréquemment elle venait me voir et, pour avoir plus de solitude, assistait parfois, en semaine, à une messe matinale. N'est-ce pas à cette époque qu'elle m'écrivait : « Mon cœur a été transporté pour toujours, je l'espère, dans le Saint Sacrement exposé sur l'Autel. » Ce mot en dit long sur l'attrait qu'exerçait sur elle le silence vivant de nos églises ! Les semaines et les mois de Marseille passerent vite ainsi. En mars 1942 je fus nommé à Montpellier, mais je revins assez souvent à Marseille pour la voir plusieurs fois avant son départ ; cet éloignement fut l'occasion de ses plus belles lettres. Le 16 mai 1942 elle s'embarquait avec ses parents. Arrivée à New York, elle employa toutes ses relations, toutes ses anciennes amitiés, pour se faire rappeler à Londres ; elle souffrait comme d'une désertion d'avoir quitté la France et lançait des appels tels ceux-ci : « Je vous en prie, faites-moi venir à Londres, ne me laissez pas déperir de chagrin ici ! », « je fais appel à vous pour me sortir de la situation morale par trop douloureuse où je me trouve », « je vous supplie de me procurer, si vous le pouvez, la quantité de souffrances et de dangers utiles qui me préservera d'être stérilement consumée par le chagrin. Je ne peux pas vivre dans la situation où je me trouve en ce moment. Cela me met tout près du désespoir. » (à M. Schumann.) Son amour des déshérités ne la quitta pas pour autant. « J'explore Harlem, écrivait-elle à un de ses amis, je vais tous les dimanches dans une église baptiste de Harlem où, sauf moi, il n'y a pas un Blanc. » Elle entrait en contact avec des jeunes filles noires, les invitait chez elle ; et ce même ami qui la connaissait bien me disait : « Il est certain que si Simone était restée à New York elle se serait faite Noire ! » Pourtant son cœur était dans l'univers : « Le malheur répandu sur la surface du globe terrestre m'obsède et m'accable au point d'annuler mes facultés et je ne puis les récupérer et me délivrer de cette obsession que si, moi-même, j'ai une large part de danger et de souffrance. C'est donc une condition pour que j'aie la capacité de travailler. » (à M. Schumann.) Londres, où elle arrivait en fin novembre 1942, lui causa une déception cruelle. Elle n'avait qu'un but : obtenir

une mission penible et dangereuse, se sacrifier utilement, soit pour sauver d'autres vies, soit pour accomplir quelque acte de sabotage. Elle le demande de vive voix ; elle insiste par ecrit : « Je ne peux m'empecher d'avoir l'impudeur, l'indiscretion des mendians. Comme les mendians, je ne sais, en guise d'arguments, que crier mes besoins ... » Il etait imprudent d'accepter. On la consacra a certains travaux de pensee. Ainsi passait-elle des heures dans son bureau, s'y nourrissant souvent d'un simple sandwich, y restant le soir et, quand elle avait laisse passer l'heure du dernier metro, y dormant, appuyee sur la table ou etendue par terre. Quand elle suppliait avec instance pour obtenir cette « mission », elle notait : « L'effort que je fais ici sera dans peu de temps arrete par une triple limite. L'une morale, car la douleur de me sentir hors de ma place, croissant sans cesse, finira malgre moi, je le crains, par entraver ma pensee. L'autre intellectuelle ; il est evident qu'au moment de descendre vers le concret, ma pensee va s'arreter faute d'objet. La troisieme physique, car la fatigue grandit. » L'evenement, helas ! devait lui donner raison. En avril, il fallut se rendre a la realite et la faire admettre a l'hopital Middlesex ; les soins qu'elle y recut ne purent la retablir a cause de son extreme faiblesse causee aussi bien par la fatigue que par les privations. Elle desire la campagne et obtient d'etre transferee au sanatorium d'Ashford ou elle s'eteignait le 24 aout 1943. A travers les textes des semaines precedant sa mort, il semble bien qu'elle restait encore tres eloignee, en des points multiples, de la foi catholique en sa plenitude et elle sentait profondement que seule la mort la transporterait en cette verite dont elle se savait encore eloignee. Elle fixait toujours son attention sur les points qui lui restaient obscurs [1] afin d'en recevoir la lumiere -les grandes lignes dominant sa vie dont elle avait pris conscience dans les mois de Marseille et qui sont comme le fond d'Attente de Dieu. J.-M. Perrin.
